

GIDE, DARWIN ET LES THÉORIES ÉVOLUTIONNISTES

par

David H. WALKER

L'influence de Charles Darwin sur la pensée et les écrits de Gide a été quelque peu négligée. Il est vrai que Daniel Moutote a examiné la part de Darwin dans l'élaboration de *Corydon*¹ ; mais jusqu'ici nous ne pouvons expliquer, par exemple, comment Ghéon, qui était l'un des proches de Gide à l'époque, a pu déjà situer Darwin parmi les maîtres à penser de l'auteur dans un article de 1897².

À y regarder de plus près pourtant, on s'aperçoit que dès 1890, dans *Les Cahiers d'André Walter*, le protagoniste gidien souhaite lire *L'Origine des espèces*³. Le 30 mai 1890, le "Subjectif" témoigne que Gide a pris cinquante pages de notes à partir d'une lecture de *L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, ouvrage "d'un puissant intérêt" dans lequel F. Brunetière s'essaie à une méthodologie pseudo-darwinienne⁴. Dans une lettre à Valéry datée de décembre 1893 Gide annonce qu'il "s'amuse" avec Darwin⁵ ; pendant tout l'hiver 1893-94 il continue "avec délices" cette lecture qui le "passionne"⁶ ; en septembre 1894 il en parle encore dans une lettre à Drouin⁷. Il est d'autant moins surprenant, bien que significatif, que le narrateur de *Paludes*, lui aussi, espère qu'il pourra "finir Darwin"⁸. L'intérêt que Gide portera au naturaliste anglais date donc du début même de sa carrière. On sait dans quelle mesure Darwin était fait pour plaire au jeune littéraire, qui aura toujours "plus d'intelligence, plus de mémoire et plus de goût pour l'histoire naturelle que pour l'histoire"⁹. Or, l'effet que les théories de Darwin étaient propres à produire sur les écrivains a été documenté en Angleterre, notamment par Gillian Beer, dans son

livre *Darwin's Plots*¹⁰ ; reste à savoir dans quel sens l'œuvre de Gide a pu être infléchie ou soutenue par le grand théoricien de l'évolution. Le présent article a comme but de poser les jalons d'une étude approfondie que mérite le sujet.

L'un des éléments conceptuels majeurs que Darwin apporte à la pensée scientifique de la deuxième moitié du XIXe siècle, c'est la fonction du hasard. Les déviations hors de la norme qui fournissent la matière brute sur laquelle opère la sélection naturelle sont dues au hasard des mutations fortuites. Darwin nie l'existence d'un dessein téléologique dans la nature et installe la contingence au cœur des choses. Bergson écrira, d'après Darwin : "*La part de la contingence est ... grande dans l'évolution*", et il affirmera qu' "*un être vivant [...] représente une certaine somme de contingence s'introduisant dans le monde, c'est-à-dire une certaine quantité d'action possible*"¹¹. Pour Gide, auteur d'un livre (*Paludes*) qui porte en sous-titre "Traité de la Contingence", aucune vision du monde ne pouvait convenir mieux. L'univers qui existe n'est tel que par hasard ; il aurait pu être différent ; il offre sans cesse des possibilités nouvelles. L'agitateur agité de *Paludes* s'épuisait à en convaincre ses prochains, qu'il voyait embourbés dans une existence paludéenne à laquelle ils étaient trop prêts à s'habituer ; si seulement il avait réussi à "*finir Darwin*" il aurait pu donner plus de poids à ses protestations. L'acte libre lui-même, cet *acte gratuit* qui fera la notoriété de Lafcadio, n'est autre que l'injection de la contingence dans le monde¹². C'est un événement qui aurait pu tout aussi bien ne pas se produire : si Lafcadio avait pu compter jusqu'à douze avant de voir dans la campagne quelque feu, le "*tapir*", Amédée Fleurissoire, serait arrivé à destination — tout comme la vieille dame dont Lafcadio a chargé le sac sur ses épaules, et qui ne saura jamais combien facilement ce jeune homme charmant "*l'aurai[t] tout aussi bien serrée à la gorge*" [822-3, 829]. Un examen attentif de l'intrigue dans les fictions de Gide (surtout les soties et le roman) révèle à quel point l'auteur a cultivé l'art des possibles dans le récit. Dans *Le Prométhée Mal Enchaîné*, Coclès perd un œil mais vit très heureux quand même, alors que Damoclès, bénéficiaire d'une véritable aubaine sous forme du don anonyme de cinq cents francs, dépérit contre toute attente. Ces comportements vont tellement à l'encontre des normes

codifiées selon la vraisemblance qu'on dirait que le texte enjoint au lecteur de considérer les alternatifs plus plausibles que l'intrigue évite si ostensiblement. Il en va de même dans *Les Caves du Vatican* : le "*ce qui arriverait si*" [823] hante cette intrigue où Lafcadio, malgré ses audaces, échappe à toutes les conséquences que devrait entraîner sa conduite. Quelle conjoncture providentielle que cet enchaînement de coïncidences qui fait que Protos étrangle Carola avant de découvrir qu'elle l'a dénoncé par mégarde et qui, de plus, permet à la police de retrouver dans la poche de l'innocent ce morceau d'étoffe incriminant découpé dans le chapeau retrouvé sur les lieux du crime [866] ! D'autres possibilités narratives, très différentes de celles qui sont réalisées dans le texte, surgissent sans cesse au fur et à mesure du déroulement de la diégèse¹³. Tel est aussi le cas dans *Les Faux-Monnayeurs* ; la mort du jeune Boris dépend d'un tel fouillis de coïncidences que le lecteur est constamment amené à envisager d'autres issues possibles. Tout cela aurait bien pu se passer autrement, ou ne pas se produire du tout¹⁴. De pareilles intrigues relèvent de ce principe très darwinien qui inspirait Gide lors de son premier départ pour l'Afrique du Nord : "*Le monde aurait pu avoir une histoire différente. La surface de la terre aurait pu se couvrir autrement*"¹⁵. La parenté avec les théories évolutionnistes est assez claire : le déroulement des événements qui constituent l'histoire de la nature et de l'humanité n'est qu'un seul parmi d'innombrables itinéraires potentiels. Derrière et au-delà de ce qui se produit s'esquisse un réseau de bifurcations et de ramifications partant de chaque tournant et s'étendant vers l'horizon infini de tous les possibles abandonnés ou qui sont encore à réaliser.

Au début de la troisième partie des *Faux-Monnayeurs*, Gide reproduit en épigraphe une importante citation tirée du livre de Lucien Febvre, *La Terre et l'Évolution humaine* [1113]. Ce faisant il place la crise et le dénouement de son roman sous l'égide d'un grand historien qui dans ce travail de synthèse, publié en 1922, définit la méthode et les buts de la géographie humaine. Pourtant, ce qui est frappant par rapport à l'auteur des *Faux-Monnayeurs*, c'est que le futur collaborateur de Marc Bloch, co-fondateur des *Annales d'histoire économique et sociale*, a écrit un volume qui se présente à beaucoup d'égards comme un véritable répertoire des thèmes que Gide lui-même a pu dériver de

l'œuvre de Darwin. Partant à son tour de *“la vogue, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, des idées évolutionnistes — et de la diffusion dans des milieux populaires et non spécialisés, des hypothèses de Darwin”*¹⁶, Febvre se donne surtout comme tâche de désavouer la doctrine déterministe qui, à la suite des thèses du géographe allemand Ratzel, soutenait l'influence du sol sur l'être humain. Dès les premières pages de son étude Febvre s'attaque à des déclarations comme celle-ci : *“Toujours le même et toujours situé au même point de l'espace, le sol sert comme de support rigide aux humeurs, aux aspirations changeantes des hommes [...] il leur fait sentir son empire et leur rappelle par de sérieux avertissements que toute la vie de l'Etat a ses racines dans la terre. [...] un peuple doit vivre sur le sol qu'il a reçu du sort ; il doit y mourir, en subir la loi”*¹⁷. Fustigeant et Ratzel et *“la progéniture intellectuelle de Taine”*, Febvre appelle leurs travaux *“déductions syllogistiques ou pures descriptions littéraires”* et les dénonce comme une œuvre *“stérile — sinon dangereuse”*¹⁸. La science de la géographie humaine, selon lui, a mieux à faire qu'à échafauder des théories grandioses et vagues à partir de données purement fictives. Maintes et maintes fois il préconise un retour aux observations concrètes, à la production de *“quelques bonnes monographies régionales”* qui, comme il le dit dans le passage cité par Gide, ne passent pas *“à côté du particulier, de l'individu, de l'irrégulier — c'est-à-dire, somme toute, du plus intéressant”*¹⁹.

Pour Gide, qui avait notamment utilisé les données de la géographie entre autres sciences pour prendre position contre le Barrès des *Déracinés* et de *“La Terre et les Morts”*, et contre le Maurras de la *“querelle du Peuplier”*, ces lignes devaient tomber à point²⁰. De plus, Febvre met l'accent sur le milieu géographique non plus comme déterminant l'existence de l'homme, mais au contraire comme offrant un champ de possibilités à son esprit d'initiative. Suivant le maître des géographes français, le pionnier Vidal de la Blache, il souscrit au *possibilisme* : *“Le vrai, le seul problème géographique, c'est celui de l'utilisation des possibilités”*²¹. *“Des possibilités, partout. Et l'homme, maître des possibilités, juge de leur emploi : c'est le placer dès lors au premier plan par un renversement nécessaire : l'homme et non plus la terre, ni les influences du climat ni les conditions déterminantes des*

lieux"²². C'est un véritable thème-clé de l'ouvrage : la troisième partie du livre s'intitule en fait "Possibilités et genres de vie", et l'auteur y écrit, à propos des conditions dans lesquelles l'être humain poursuit ses desseins : "*Il n'y a rien là de synchronique, rien de nécessaire, rien de déterminé : des variations perpétuelles, et des mutations, et des chutes en sommeil et des réveils brusques, et l'activité humaine qui mène le jeu*"²³. On le voit, pour Febvre l'idée d'une "évolution linéaire" de l'humanité n'est qu'un préjugé démenti par les faits²⁴. Celui ou celle qui veut vraiment comprendre la nature de l'évolution humaine se doit de suivre Bergson, déclare cet érudit, et de faire sa place à la contingence. "*À l'idée d'admettre qu'une part de hasard intervient dans le développement de la vie et que, par conséquent, le hasard soit objet de connaissance scientifique — que nul historien, nul géographe ne s'effraie et ne laisse paraître cette crainte assez risible qu'on voit volontiers manifester les ressortissants des "sciences morales" à l'égard de leurs confrères des sciences physiques et naturelles : celle de ne pas être de stricte observance.*"²⁵

Rien d'étonnant à ce que Gide ait voulu citer longuement ce livre, ne serait-ce que pour reconnaître la parenté d'esprit qui le rapprochait de son auteur²⁶. Au début des années vingt, en entamant la rédaction de la deuxième partie de *Si le grain ne meurt*, Gide venait précisément de rappeler que lui aussi — et depuis longtemps — concevait l'histoire comme contingente, ce qu'il aurait voulu démontrer en écrivant "*l'histoire imaginaire d'un peuple*", de ses artistes, de sa littérature avec "*des genres dont je contais l'évolution*" (souvenir sans doute de Brunetière et indice de l'inspiration darwinienne du projet). Tout cela pour prouver que "*l'histoire de l'homme aurait pu être différente*"²⁷. Or, Febvre indique à plusieurs reprises qu'il appartient aux historiens eux-mêmes de ne pas perdre de vue cet aspect fondamental des événements dont ils se font les chroniqueurs. Se méfier du finalisme, recommande-t-il ; ne pas partir du présent, "*considéré comme un terme nécessaire, non comme un moment transitoire. On détermine tout le passé à l'aide du présent. On repousse, dominé et comme obsédé par lui, toute une série de possibilités latentes qui auraient pu peut-être se développer, et que l'évolution, en se poursuivant, un jour peut-être replacera devant les hommes et pravera d'une sorte de nécessité*"²⁸. Et de citer le cas de

l'histoire de la Franche-Comté, de ce chroniqueur qui se détourne de la tâche d'expliquer pourquoi elle a mis si longtemps à prendre sa place dans le giron de l'unité française et qui s'écrie : "*Si Nicolas de Diesbach n'était pas mort de la gangrène [...] ; si un coup de destin n'avait fait disparaître brusquement le meilleur général [...], sans doute la Comté envahie eût-elle été prise et conservée par Berne*". Dérogation aux principes de l'historien, que de refaire ainsi l'histoire ? "*Mais y a-t-il, au fait, attentat moins grave à orienter d'après la situation présente d'une province tout le tableau évolutif de son passé ?*"²⁹ De même, Febvre évoque l'exemple de Vidal de la Blache, qui dans son *Tableau de la France* indique que le développement de la Gaule aurait pu aboutir à d'autres groupements d'États que celui qui a prévalu³⁰ ; et il se réclame de Henri Berr, fondateur de la célèbre *Revue de synthèse historique*, qui souligne l'importance de la notion du hasard en histoire³¹.

C'est ici un mode de pensée qui trouve un écho chez Gide : "*Combien plus réconfortante l'idée de possibilités différentes,*" dit-il, choisissant d'opposer au "retour éternel" de Nietzsche la pensée de Pascal concernant le nez de Cléopâtre³². Dans la troisième partie des *Faux-Monnayeurs* — cette troisième partie qui se déroule sous le signe de Lucien Febvre — le romancier évoque cette même intuition pascalienne sur la contingence de l'histoire au cours de la conversation entre Olivier Molinier et Armand Vedel [1163]. En fait, comme nous l'avons indiqué plus haut, le roman tout entier est construit de telle sorte que le lecteur se dit, avec Germaine Brée, "*Si Bernard avait été plus conscient de sa responsabilité vis-à-vis de Boris, si La Pérouse [...] n'avait pas chargé le pistolet [...]*"³³. De même, Gide tiendra à dépister dans le récit de la vie du Christ ce travail des chroniqueurs qui cherchent à transformer l'accident de la crucifixion en "*le but même, l'explication et le parachèvement*" de la mission du Christ³⁴. En effet, il a l'habitude de lire entre les lignes de tout récit *ce qui arriverait si*, comme dit Lafcadio [823]³⁵. Gide se défie de la logique du récit, qui commence habituellement par la fin, qui institue "*une confusion entre la consécution et la conséquence*" et qui a tendance par là même à présenter le contingent sous les apparences du nécessaire³⁶. Fort de ses méditations sur les théories de l'évolution, il arrivera à construire des textes qui éviteront de tels pièges en mimant en quelque sorte le modèle

de la nature qui forme, selon *Corydon*, “une suite ininterrompue de chaînons qu’on ne sait dans quel sens saisir ; et rien ne reste plus problématique que de savoir si chacune des mailles trouve sa raison d’être dans celle qui précède ou dans celle qui suit (si tant est qu’elle ait une “raison d’être”) et si le livre tout entier de la Nature, pour être bien compris, ne doit pas être lu à l’envers”³⁷. Autrement dit, grâce aux théories évolutionnistes et au concours d’érudits comme Lucien Febvre, Gide en viendra à déjouer aussi bien le mécanisme que le finalisme en exploitant notamment les coïncidences dans l’intrigue de ses fictions, instaurant ainsi “la bonne écriture narrative”, faite, selon Barthes, de circuits de nécessité qui s’avèrent indécidables³⁸.

Cependant, il est un point sur lequel Gide marque notamment des réserves vis-à-vis de Darwin. Dans cette première version de *Corydon* que Gide écrivit entre 1908 et 1911, l’auteur tient à présenter, selon le mot de Painter, “une théorie darwinienne de la nécessité évolutionniste de l’homosexualité”³⁹. C’est dire que ses lectures de Darwin assument une intensité toute particulière pendant cette période, comme en témoigne pleinement le *Journal*. Mais ce n’est pas uniquement de Darwin qu’il s’agit ; car Gide étudie bien d’autres auteurs scientifiques à la même époque. Il découvre en passant, dans *L’Évolution créatrice*, que, selon Bergson, “une critique très pénétrante de l’idée de tropisme a été faite dans ces derniers temps par Jennings (Contributions to the study of lower organisms, Washington, 1904)”⁴⁰ ; ce qui l’incite à s’insurger contre le prestige dont jouissaient Loeb, Weiler et Bohn, partisans des tropismes, en faisant la satire de leurs théories à travers l’histoire d’Anthime Armand-Dubois dans *Les Caves du Vatican*⁴¹. Mais parmi d’autres travaux biologiques accomplis dans le sillage de Darwin Gide prend surtout connaissance des découvertes de Hugo de Vries, qui avait démontré, par suite de sa redécouverte des recherches de Mendel vers 1900, la possibilité des mutations brusques dans l’évolution des organismes. Là encore, c’est Bergson qui signale l’importance de ces travaux en consacrant une partie de *L’Évolution créatrice* à la controverse qui opposait les tenants des “*variations insensibles*” aux partisans des “*variations brusques*”⁴². Or, malgré la portée révolutionnaire de ses propres théories, Darwin avait nié la possibilité de sauts brusques dans le développement des espèces, ce qui semblait

rattacher sa pensée à l'idéologie positiviste selon laquelle les phénomènes s'expliquaient en fin de compte par de simples liens mécaniques de cause à effet⁴³. Pour Gide, qui prisait par-dessus tout, comme on le sait, l'imprévu et les inconséquences, cet aspect de la pensée darwinienne constituait une impasse pareille à "*l'impasse Claude Bernard*" où Lafcadio est logé au début de son histoire [708]. C'est ce qui explique l'avidité avec laquelle il lut de Vries⁴⁴ et l'insistance qu'il met à souligner, dans *Corydon* : "*Il peut nous paraître aujourd'hui que, sur sa base même, toute la théorie de Darwin chancelle [...] Disons-nous que De Vries a raison contre Darwin ?*"⁴⁵ L'enjeu de ce différend, c'est une déclaration faite par Darwin dans *L'Origine des espèces*, au cours d'un passage où il invoque "*that old canon in natural history of "Natura non facit saltum" [...] Natural selection can act only by taking advantage of slight successive variations ; she can never take a leap, but must advance by the shortest and slowest steps*"⁴⁶. C'est tout le contraire qui est le cas selon Gide, s'appuyant sur De Vries. Il reviendra plus d'une fois sur cette pierre d'achoppement, notamment dans *Les Faux-Monnayeurs*, où il fait exposer à Armand Vedel une théorie des points- limites, ces moments où un phénomène surgit brusquement et au-delà desquels un état change radicalement de nature : "*Gradation ; gradation ; puis, saut brusque [...] Natura non fecit saltus, la bonne blague!*" [1163]. On pourrait dire que la logique fondamentale de ce roman, selon laquelle "*Il suffit, bien souvent, de l'addition d'une quantité de petits faits très simples et très naturels chacun pris à part, pour obtenir un total monstrueux*" [960], va précisément, et de propos délibéré, à l'encontre de la vision darwinienne des choses. Ce sont justement les phénomènes tératologiques, les apparitions subites d'une modification monstrueuse dans le cours d'une évolution, qui passionneront Gide pendant toute sa vie. Certes, il continuera aussi à s'intéresser à la dimension proprement scientifique de la question : il lira en 1931, "*avec un intérêt très vif*", *L'État présent du transformisme*, du biologiste Jean Rostand⁴⁷. Peu de temps après, dans une lettre de 1932, il ne manquera pas l'occasion de manifester encore une fois son désaccord fondamental d'avec le grand naturaliste anglais : lors d'une discussion sur l'évolution politique de l'URSS, il déclarera : "*Il n'est pas aujourd'hui d'adage plus combattu par les naturalistes eux-mêmes*

que celui qu'on tenait hier pour intangible vérité : "La nature ne procède pas par bonds" — *natura non fecit saltus* [...] *c'est même sur ce point [...] que les théories de Darwin, à l'usage, se sont montrées le plus vulnérable*"⁴⁸. Et dans *Geneviève* encore, récit auquel Gide travaillait à la même époque, le docteur Marchant expose à la jeune héroïne les théories de Mendel sur l'hérédité et profite de la conversation pour évoquer les "*mutations brusques*" [1401].

C'est évidemment une notion de mutations brusques qui informe la création des personnages dans les livres de Gide. Lafcadio, cet "*être d'inconséquence*" [744], ne représente-t-il pas "*la cessation d'une continuité [...] un crochet dans la droite ligne*" [854] ? Sûrement les gènes de Juste-Agénor de Baraglioul manifestent en lui un degré d'altération par rapport aux caractéristiques héréditaires que l'on voit chez Julius... Ses propres ambitions font ressortir aussi ce qu'il doit aux théories de l'évolution : "*S'il est encore à Bornéo, au profond des forêts, quelque anthropopithèque attardé, là-bas, nous irons supputer les ressources d'une possible humanité!...*" [823]. D'autre part, Anthime Armand-Dubois, qui tient par-dessus tout à "*l'ordre établi, l'ordre naturel des effets et des causes*" [696], et Julius de Baraglioul, pour qui "*il n'y a pas d'inconséquence, non plus en psychologie qu'en physique*" [744], sont manifestement en retard sur les découvertes expérimentales de leur époque. Ce qui ne les empêche pas, bien sûr, de subir des changements imprévus de tempérament qui démontrent ironiquement dans quelle mesure Gide lui-même penche pour les "*variations brusques*". De la même source dérivent aussi ces "*inconséquences des caractères*" qui, selon Édouard dans *Les Faux-Monnayeurs*, sont le signe d'une certaine authenticité humaine [1201-1202]. Au demeurant, il convient de noter que le goût de l'étrange et de la déviation des formes réputées typiques aura été renforcé chez Gide par certaine remarque de son oncle Charles Gide, qui avait lui-même subi l'influence de Darwin : il avait écrit dans son livre *L'Idée de solidarité en tant que programme économique* [1893] que les théories darwiniennes invitent "*à accroître les variations des individus, non à les restreindre*"⁴⁹.

Un autre aspect du débat avec le darwinisme se voit à l'œuvre dans une lettre que Gide écrit à Drouin le 24 octobre 1900. Gide y annonce qu'il essaie de "*réconcilier Darwinisme et créationnisme*" — entreprise

on ne peut plus hasardeuse, si on se rappelle avec quelle fureur se sont attaqués aux théories de Darwin ceux qui préconisent la vérité littérale de l'histoire de la création du monde telle qu'elle est présentée dans le Livre de Genèse⁵⁰. “*Ne ris pas,*” dit Gide anticipant l'incrédulité de son ami, “*voilà déjà quelque temps qu'une lueur de cela [...] mais cela se précise et me satisfait ; c'est si simple, d'ailleurs, que je m'étonne de n'avoir déjà vu le plaidoyer nulle part*”⁵¹. “*Cette austère méditation ne semble pas avoir abouti à des résultats concrets.*” dit Claude Martin, grâce à qui nous pouvons lire ce texte. Pourtant, Gide n'a pas perdu de vue le problème qu'il s'était posé : en effet, il semble probable que l'auteur se soit rappelé cette méditation lorsqu'il fait dire à Lafcadio : “*«Que tout ce qui peut être soit!» c'est comme ça que je m'explique la création*” [823]. Justement, cette remarque permet de résoudre l'opposition entre les créationnistes, selon lesquels le monde fut créé une fois pour toutes à l'aube des temps, et les darwinistes, selon lesquels la nature explore sans cesse, à travers les mécanismes de l'évolution, toutes les possibilités qu'elle contient à l'état virtuel. On peut rapprocher ces remarques du discours sur l'histoire naturelle présenté par Vincent Molinier dans *Les Faux-Monnayeurs*. Le prétexte de cette intervention, c'est une critique des frères Goncourt, qui “*déplorent le peu d'imagination de la Nature, ou du Bon Dieu*” (déjà la juxtaposition de ces deux termes indique la possibilité d'une synthèse). Vincent prend le contre-pied de cette attitude, faisant ressortir la richesse de la nature : “*Quelle diversité, tout au contraire! Il semble que la nature ait essayé tour à tour toutes les façons d'être vivante, de se mouvoir, usé de toutes les permissions de la matière et de ses lois. Quelle leçon dans l'abandon progressif de certaines entreprises paléontologiques, irraisonnables et inélégantes! Quelle économie a permis la subsistance de certaines formes!*” [1051]. Il est évident que selon Vincent la nature est un système autonome, clos, donc susceptible d'avoir été créé d'un seul coup ; mais qu'elle possède une dynamique interne lui permettant de “*bricoler*”, pour ainsi dire, de combiner et recombinaison les éléments dont elle se compose pour créer sans fin des possibilités nouvelles. Ce jeu combinatoire, tel qu'il est esquissé par Vincent, c'est le principe de l'évolution : et c'est aussi ce qui motive Gide lui-même, se construisant et se défaisant sans cesse, toujours cherchant à réaliser d'autres

“possibilités oisives de nos êtres, en souffrance, attendant” (*Les Nourritures terrestres*, p. 214). Il semble donc que, loin d’avoir abandonné son projet de réconcilier le créationnisme avec le Darwinisme, Gide en soit venu à esquisser une synthèse qui correspond aux exigences les plus intimes de son instinct créateur.

En fait, un tel aboutissement de ses méditations sur les théories de Darwin se trouve déjà en filigrane dans *Le Prométhée Mal Enchaîné*, texte écrit sous le premier effet des lectures darwiniennes et qui implique une analogie entre le Dieu de la Création et ce créateur pour qui “le génie du roman fait vivre le possible ; il ne fait pas revivre le réel”⁵². Ici Zeus joue le rôle du principe de la création ; il met les choses en marche en distribuant les données initiales : les gifles, les billets de 500 francs, les aigles. “*Mon action [...] est cachée, mais n’est pas moins considérable. Elle est cachée parce que je ne la poursuis pas. Oui, j’ai surtout l’esprit d’initiative. Je lance. Puis, une fois une affaire lancée, je la laisse ; je n’y touche plus*” [329]. Ce Dieu (il ne refuse pas précisément l’appellation) crée le monde, mais il s’abstient d’intervenir par la suite, laissant sa création évoluer selon les impulsions du hasard. Voilà donc réconciliés, semble-t-il, les points de vue créationniste et darwiniste. En dernière analyse, pourtant, cette création elle-même est tributaire du hasard, puisque, selon la première version de la rencontre de Coclès et du Miglionnaire, “*ce dernier allait continuer sa route quand, se ravisant, il se pencha vers le maigre et dut lui demander un renseignement*” [303]. Là encore, il est hors de doute que les événements auraient pu se passer autrement, ou pas du tout. “*L’essentiel, c’est la contingence*”, dira Roquentin dans *La Nausée* — ce qui nous ramène à notre point de départ. En fin de compte c’est peut-être là l’héritage le plus significatif que Gide transmettra après l’avoir lui-même hérité de Darwin.

NOTES

1. Voir *Le Journal de Gide et les problèmes du Moi (1889-1925)*, Paris, Presses Universitaires de France, 1968, p.210-211.
2. "André Gide", *Mercure de France*, XXII, mai 1897, pp.237-262; reproduit dans *BAAG*, n°27, juillet 1975, p.53.
3. *Les Cahiers et les poésies d'André Walter*, éd. Claude Martin, Paris, Gallimard/Poésie, 1986, p.100.
4. Jacques Connam, "Le Subjectif, ou les lectures d'André Walter", *Cahiers André Gide 1*, p.63.
5. André Gide-Paul Valéry, *Correspondance 1890-1942*, Paris, Gallimard, 1955, p.193.
6. Lettres à sa mère, 4 décembre 1893, 5 janvier 1894, *Correspondance avec sa mère*, Édition présentée et annotée par Claude Martin, Paris, Gallimard, 1988, pp.265, 298; lettre à Jeanne Rondeaux, février 1894, citée dans Jean Delay, *La Jeunesse d'André Gide*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1957, p.307, n.3.
7. *Ibid.*, p.364.
8. *Romans, récits et soies, oeuvres lyriques*, Paris, Pléiade, 1958, p.107. Les chiffres dans le texte renvoient à cette édition des oeuvres de Gide.
9. *Journal 1889-1939*, Paris, Pléiade, 1951, p. 717.
10. London, Routledge and Kegan Paul, 1983.
11. *L'Évolution créatrice*, Paris, Presses Universitaires de France, 1948, p.255-6; 262.
12. Voir Roger Bastide, *Anatomie d'André Gide*, Paris, Presses Universitaires de France, 1972, p.86-88; Eric Marty, "Mythologie d'André Gide", dans *André Gide qui êtes-vous ?*, Lyon, La Manufacture, 1987, p.81-89.
13. Voir David H. Walker, *André Gide*, London, Macmillan, 1990, p.123-131.
14. Voir David H. Walker, "Continuity and discontinuity in *Les Faux-Monnayeurs*", *French Studies*, XL, 4, 1986, pp. 418-423.
15. *Journal 1889-1939*, p. 89, "Littérature et Morale".
16. *La Terre et l'Évolution humaine*, Paris, Albin Michel, 1949, p.17.
17. *Ibid.*, p.13-14.
18. *Ibid.*, p.20-21.
19. *Ibid.*, p. 96. Gide a légèrement modifié le texte de Febvre, où on lit "[...]leurs données sur l'habitation" et, détail combien plus significatif, "[...] faire un pas nouveau et décisif — aboutir"[...].
20. Voir "Autour de M. Barrès", et "Nationalisme et littérature", dans *Prétextes*, Paris, Mercure de France, 1963, p. 29-42, 177-187.
21. *Op.cit.*, p.425.
22. *Ibid.*, p.284.
23. *Ibid.*, p.216.
24. *Ibid.*, p.291.
25. *Ibid.*, p.447.
26. Pour ce qui est de la signification particulière que revêt ce passage dans le contexte spécifique des *Faux-Monnayeurs*, j'ai essayé de rattacher la citation à la théorie des "points-limites" exposée par Armand: voir "Continuity and continuity in *Les Faux-Monnayeurs*", *art. cit.*, p. 420. En outre, on pense à la remarque de Gide disant que sans l'intervention de Roger Martin du Gard il en serait resté au stade des "monographies", des "récits séparés", au lieu de faire ce pas décisif que représente pour lui l'oeuvre large et panoramique, oeuvre de synthèse, qu'est son unique roman: voir *Journal 1889-1939*, p. 879, 17 avril 1928. Au demeurant, bien sûr, le début de la troisième partie du roman marque le moment où, l'exposition des histoires individuelles terminée, le roman bascule vers la tragédie collective avec la narration des événements qui aboutiront au suicide de Boris.
27. *Si le grain ne meurt*, dans *Journal 1939-1949, Souvenirs*, Paris, Pléiade, 1954, pp. 553-54.
28. *Op.cit.*, p.370.
29. *Ibid.*, p. 370-71.
30. *Ibid.*, p.408-09.
31. *Ibid.*, p.445. Cf. les remarques de Berr lui-même, dans l'Avant-Propos qu'il écrit pour *La Terre et l'Évolution humaine*, *ibid.*, p.XVII.
32. *Journal 1889-1939*, p. 1051, 16 juin 1931.

33. *André Gide, l'insaisissable Protée*, Paris, Les Belles Lettres, 1953, 302-303. Je me suis attaché à poursuivre quelques-unes des conséquences pour une lecture du roman qu'entraîne cette façon de voir, dans "Continuity and discontinuity in *Les Faux-Monnayeurs*", *art. cit.* 34.
34. *Journal 1889-1939*, p.898-899, "Feuilles", 1928; p. 1049, 9 juin 1931.
35. Voir par exemple le commentaire sur *La Partie de Tric-Trac*, de Mérimée, *ibid.*, p.277, 3 novembre 1909. Gide avait recouru au même procédé pour discréditer les thèses des *Déracinés*: voir *Prétextes*, p. 30-31, 33.
36. R. Barthes, "Introduction à l'analyse structurale des récits", dans *Communications*, 8, Paris, Seuil, coll. Points, 1981, pp. 16, 18. 37.
37. *Op. cit.*, p.80.
38. *S/Z*, Paris, Seuil, coll. Points, 1970, pp.183-4. Voir David H. Walker, *André Gide, op.cit.*, p. 160, 180-181.
39. George D. Painter, *André Gide. A Critical Biography*, London, Weidenfeld and Nicholson, 1968, p.86.
40. *Op.cit.*, p. 35. Nous savons que cette page en particulier a retenu l'attention de Gide puisqu'il en cite quelques passages et parle longuement des concepts de "catagénèse" et d'"anagénèse" qui y sont présentés, dans une section importante du deuxième chapitre de *Corydon, op.cit.*, p. 71-7.
41. Dans les manuscrits des *Caves* ces scientifiques figurent parmi les collaborateurs d'Anthime: voir Alain Goulet, *Fiction et vie sociale dans l'oeuvre d'André Gide*, Paris, Minard, Publications de l'AAAG, 1986, p.127.
42. *Op.cit.*, p.63-4, 2A. 43.
43. En réalité on constate une certaine équivoque chez Darwin en ce qui concerne sa conceptualisation du transformisme: voir Y. Conry, *L'Introduction du darwinisme en France au XIXe siècle*, Paris, Vrin, 1974, p.211-2; ce qui n'empêcha pas les positivistes d'accueillir sa pensée avec l'hostilité que l'on sait: *ibid.*, p.415-420. Lucien Febvre, pour sa part, prête à Darwin une conception de l'adaptation qu'il récuse comme empreinte de finalisme: *op.cit.*, p. 124-5, 444-446.
44. *Journal 1889-1939*, p. 303, 19 juin 1910.
45. *Op.cit.*, p. 116.
46. *The Origin of Species*, Harmondsworth, Penguin Books, 1968, p.223-4: "ce vieux canon d'histoire naturelle selon lequel "Natura non facit saltum" ... La sélection naturelle ne peut fonctionner qu'en profitant de variations successives infimes; elle ne peut jamais faire de sauts, mais doit avancer par les pas les plus petits et les plus lents".
47. *Journal 1889-1939*, p. 1097.
48. *BAAG*, n° 72, Octobre 1986, p. 50-1. On notera qu'à deux reprises Gide reproduit le texte latin sous la forme "Natura non fecit saltus" qui ne correspond ni à la version utilisée par Darwin, ni à celle qui est courante en français, par exemple dans les pages roses du Petit Larousse. Faute d'avoir pu consulter les traductions françaises que Gide a utilisées dans les années 1890 nous ne savons pas la source exacte de sa citation.
49. P.12; cité par Conry, *op.cit.*, p.404-5.
50. Brunetière avait écrit: "Pour descendre peut-être d'un singe en sommes-nous plus avancés, et que savons-nous de la vraie question de nos origines ? L'hypothèse mosaïque de la création nous donne une réponse à la question de savoir d'où nous venons, et la théorie de l'évolution ne nous en donnera jamais". *La Science et la religion* (1895), cité par Conry, *op.cit.*, p.409.
51. Lettre citée dans Claude Martin, *La Maturité d'André Gide*, Paris, Klincksieck, 1977, p.479.
52. Il s'agit en fait d'une citation de Thibaudet que Gide fait sienne dans le *Journal des Faux-Monnayeurs*, Paris, Gallimard, 1927, p.87.